Document generated on 06/05/2025 11:33 a.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Traversée

Camille Deslauriers

Number 65, Spring 2001

Toiles

URI: https://id.erudit.org/iderudit/4088ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Deslauriers, C. (2001). Traversée. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (65), 24–28.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2001

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Traversée

Camille Deslauriers

Depuis le départ de l'homme, Sarah se traverse comme un désert.

Leur ultime dispute remonte à l'achat d'une toile. Marcel considère que Sarah a payé un prix exorbitant pour une véritable pièce de pacotille, d'une peintre inconnue et qui privilégie de surcroît l'art figuratif. Sarah n'a pas de goût. Elle n'en a jamais eu. C'est une inculte.

□

Une terre d'ergs arides. En guise de ciel, les squelettes de deux mains rouges aux profils de rapaces projettent leurs ombres menaçantes sur des femmes de sable. Par endroits, de longs traits de gouache blanche mutilent les reliefs. Comme si l'on avait interrompu le travail pendant les délibérations entre la décision de poursuivre et celle de tout effacer. Plus Sarah observe ce tableau, plus elle croit que sa valeur tient au fait qu'il est inachevé. Ou en voie de transformation. Comme elle.

Elle l'a installé sur le mur en face duquel elle passe la plus grande partie de son temps. Celui qui se dresse juste derrière son piano. Ainsi, quand elle joue, elle a l'impression d'habiter réellement cet espace pictural. De se tenir là, invisible mais debout, quelque part au milieu du paysage. Elle ne sait pas encore où. Elle se cherche.

□

Des femmes suffoquent sous le sable. Avant sa rupture avec Marcel, Sarah aussi étouffait sous des dunes de silence. Maintenant, hormis une paire d'yeux qui contemplent une toile en pleurant et dix doigts tumultueux qui se déchaînent sur l'ébène et l'ivoire d'un clavier, elle n'est rien. Elle s'attend.

Elle continue d'exister, en principe, pour les autres. Les concertistes qu'elle accompagne. Ses petits élèves. Leurs parents. Par automatisme, elle prodigue les conseils d'usage : les menottes bien rondes comme si l'on empoignait une pomme. Les épaules et les bras détendus. La partie de la main gauche toujours un peu moins forte que la mélodie. Mais en dehors de son rôle de musicienne qui donne des cours de piano pour survivre, elle n'est qu'une femme inhabitée. Une terre stérile. Un corps nomade à la recherche de son âme. Quand les autres s'en vont, quand la porte de son studio se referme, elle continue son périple.

Progressivement, la toile devient pour elle un miroir sans tain. À force de l'interroger sans jamais s'y réfléchir, Sarah en arrive à se dire qu'elle n'existe plus. Pour se convaincre qu'elle est bien quelqu'un, elle regarde des photos du passé. De l'enfance à l'âge adulte. Clichés d'elle-même qu'elle tente de positionner quelque part dans le ventre de l'œuvre, comme les morceaux manquants d'un casse-tête insoluble. Mais jamais ils n'ont leur place. Ceux qui exhibent une mariée parée de satin détonnent particulièrement. Sarah se répète que rien de tout cela n'est plus vrai. Ni la robe blanche, ni les pleurs des mères et des tantes, ni le meilleur, ni le pire. Sarah fixe le tableau comme on ferme les yeux. Pour oublier.

En un avant-midi, un cyclone a dévasté sa vie. Emportant sur son passage son état civil, son mari et ses meubles.

□

Pour se retrouver, certaines éprouvent le besoin de se payer des vacances dans les pays chauds, des forfaits-métamorphoses dans les instituts de beauté ou des séjours dans les centres de thalassothérapie. Sarah, elle, reste à la maison. Assise sur un banc de piano. Elle descend la gamme chromatique de ses désillusions. Dans les pires moments, au beau milieu d'une pièce qu'elle interprète, les notions de tonalité et de tempo se dissipent. Il n'y a qu'une femme qui pleure des larmes dissonantes, les deux mains écrasées comme des pierres, n'importe où sur les touches de l'instrument. Deux accords inertes. Suspendus en point d'orgue à la portée du chagrin.

□

Il lui arrive de rêver qu'on a enfoui ses os sous le sable. Qu'elle doit entreprendre, avec ses membres informes, une difficile fouille souterraine pour se récupérer morceau par morceau.

□

Les jours où elle ne donne pas de leçons, elle reste sous les draps jusqu'à deux heures de l'après-midi. Dans sa tête, l'exploration progresse. Elle n'a qu'à clore les paupières. Le paysage du tableau fait maintenant partie d'elle. Elle doit contourner des milliers de kilomètres d'interrogations, de mensonges et de refoulements. Sans relâche, elle cherche sa route. Ses émotions sont des boussoles folles. Un instant, elle jubile d'avoir enfin réussi à se libérer de l'emprise de l'autre. Une heure plus tard, elle sanglote et regrette.

Sarah se demande ce qui se cache au-delà de l'horizon de Marcel. Parfois, l'envie lui vient de lui téléphoner. Mais ils n'auraient rien à se dire. Plus rien en commun, sinon des cendres de souvenirs que chacun d'eux tente de semer aux quatre vents. Pendant ces vertiges-là, elle s'enferme dans sa musique avec ses tempêtes. Comme il lui arrivait souvent lorsqu'elle était adolescente, au début du premier mouvement d'une suite, elle reste accrochée à quelques mesures, à deux ou trois accords, toujours les mêmes, qu'elle joue et rejoue jusqu'à l'épuisement.

□

Tel un château de sable que le vent désagrège à mesure, patiemment, de songe en songe, Sarah se réinvente. Certains soirs, elle a l'impression qu'en divorçant d'avec l'homme, elle a divorcé d'avec le réel. Puis, soudain, le chat miaule, l'attirant hors des sillons de son Sahara intérieur, dans la vie concrète, là où les matous se frôlent aux mollets des maîtresses, roucoulent et ronronnent pour quérir leur pâtée.

Son chat. C'est à présent le seul être qui connaît tout d'elle. Ses peines. Ses pérégrinations. Ses léthargies. Et l'infinité de l'étendue à parcourir. Pendant les journées de congé, il devient l'unique créature à qui elle adresse la parole. S'occuper de l'animal lui prouve qu'elle est encore vivante. Quand elle ne sait plus qui elle est, elle se répète qu'elle a un chat et qu'elle joue du piano.

□

Marcel est revenu pour chercher ses sculptures et ses livres. Il lui demande pourquoi elle pleure. Il dit : « De toute façon, on ne s'aime plus. » C'est ça. Il a raison. Ils ne s'aiment plus. Elle n'avait d'ailleurs pas l'intention de se laisser aller devant lui. Mais.

Voilà. Ils ne s'aiment plus. Qu'il s'en aille alors pour de bon avec ses dernières affaires. Qu'il s'en aille et qu'elle puisse de nouveau continuer sa marche. D'un bout à l'autre d'elle-même, la route est tellement longue.

□

Sarah s'épie. Sur ses photographies de mariage. Une fille qui n'en finit plus de sourire à la caméra pour proclamer à tous qu'elle célèbre le plus merveilleux jour de son existence. Une fille qu'elle ne reconnaît plus. Il y a pourtant de cela seulement quatre ou cinq ans. Elle ne sait pas exactement. Elle pense que c'est bon signe. Signe qu'elle se déterre, peu à peu, à force de gruger ces montagnes de réminiscences qui l'asphyxient. À force de creuser jusqu'où elle s'est perdue. Jusqu'au roc dur de l'adolescence. Quand elle voulait un petit ami à n'importe quel prix.

À chacun de ses retours au réel, en se massant, elle teste sa matérialité, section de corps par section de corps. Les pieds, les jambes, les cuisses, les aines, le sexe, le ventre, la gorge et les bras. Pour s'assurer qu'elle ne sera jamais réduite en poussière, car, quelquefois, ses cauchemars la reprennent. Elle suffoque sous la terre. Confondue avec les cratères, les couleuvres et les roches. Un cri fossilisé au bord des lèvres.

□

Lorsqu'elle a trop mal, elle interprète un à un les titres de son répertoire : fugues, nocturnes et sonates. Des visions l'assaillent par rafales. Du nord, du sud, de l'est, de l'ouest de sa mémoire. D'escale en escale, Sarah éprouve la certitude de n'avoir jamais été avec l'homme qu'un piètre mirage d'elle-même.

□

Détail. Sarah s'entrevoit. Une prodigieuse pianiste se superpose à la pauvre musicienne à la maison qui donne des cours de piano pour survivre. Sur la nouvelle chaîne stéréo qu'elle s'est offerte, Sarah écoute à répétition sa pièce préférée. *Fantaisie impromptue* de Chopin. En savourant les nuances et les *ritardando*, elle caresse lentement son clavier. Ses pupilles ont quitté les hallucinantes couleurs du tableau pour le noir et le blanc d'une partition musicale. Lire et entendre lui suffisent pour l'instant. Elle met en pratique un de ses propres conseils. Elle ne cesse de le réitérer à ses petits élèves : écouter en suivant la partition, c'est une étape importante de l'apprentissage.

□

Un matin, enfin, Sarah en arrive à la remarquer. Une longue traînée de gouache blanche qui traverse la toile. De l'Orient à l'Occident. Comme l'aurait fait la série d'empreintes d'une visiteuse invisible. Or, depuis plusieurs jours, Sarah a l'assurance qu'elle n'est plus seule. Qu'une ombre d'elle-même la précède et la guide dans son avancée. Lui dicte le chemin.

□

Soleil. Blondeur. Oasis. Sarah sait maintenant où elle est. Elle s'attend à l'autre bout du tableau. Juste à l'extérieur du cadre. Là où elle doit dorénavant imaginer d'autres paysages.